

Le maître et le disciple

Dans pratiquement toutes les traditions, on rencontre une conception selon laquelle il existe différents états de conscience.

La préparation non seulement du maître qui enseigne la vérité, mais aussi d'un état de réceptivité du disciple qui la reçoit, fait qu'il se produit quelque chose dans laquelle le maître n'a qu'une part, qui n'est pas de l'ordre de la dialectique, de l'enseignement, de la conviction.

Au fond, le maître est un éveilleur, il est là pour réveiller et ce qui se passe ne dépend ni de lui, ni du disciple en fin de compte, il y a autre chose qui se produit et il faut donc une préparation.

Cette préparation peut suivre les voies de certaines techniques initiatiques, des ahwal, des maqamat, des "états", elle peut suivre plusieurs cycles selon des conceptions hindoues, et c'est repris dans le bouddhisme. Donc, il y a une conviction, fondée sur l'expérience et les techniques, que l'initiation se mérite, qu'elle ne s'obtient pas (et je prends la notion de mérite dans un sens très large), mais inversement il y apparaît une contradiction avec l'idée que tout le monde sera sauvé. La notion de salut est très proche de celle de réalisation, et la réalisation initiatique n'est que de peu d'intérêt si elle n'est pas en même temps un salut hors d'un cycle et hors d'une souffrance. Donc il y a une contradiction apparente entre l'idée que l'initiation ne se donne pas, qu'elle se mérite, et l'autre notion qui existe dans toutes les traditions qu'il y a une fin des temps et qu'à la fin des fins il n'y aura pas d'êtres qui ne soient sauvés.

Un jour, une étudiante me téléphonait à propos de Rabi'a¹. Rabi' a se promenait dans Bagdad, un flambeau allumé dans une main et une cruche remplie d'eau dans l'autre, elle disait que c'était pour allumer le paradis et pour éteindre les flammes de l'enfer, elle ajoutait que si on agit par peur de la souffrance et par recherche de la paix, du bien, on est dans l'erreur.

Peu importe le bien ou le mal, peu importe le salut ou le châtement, il s'agit d'aller au-delà, au-delà d'une conception psycho-ontologique, et d'arriver à l'être lui-même, là où le châtement et la récompense ne jouent plus aucun rôle. Alors l'étudiante me dit *"Vous ne croyez donc pas que l'enfer existe ? J'ai répondu "A la fin des fins, je ne crois pas qu'il existe."* Ensuite, au bout de cinq minutes, j'ai repris mon téléphone et je lui ai dit : *"Post-scriptum : le paradis n'existe pas non plus !"*

La question de mérite et d'effort, qui en arabe a la même racine Jihad², le travail sur soi, l'effort semble impliquer qu'il y a une voie étroite et on connaît la parole chrétienne : Il est plus difficile pour un riche d'entrer dans la maison de Dieu que pour un chameau de passer par le trou d'une aiguille. Parole initiatique s'il en est, qui montre qu'une autre chose se produit, qui ne dépend ni des mérites du maître, ni des mérites du disciple. Alors il y a une contradiction apparente, totale, en ce sens qu'à la

¹ Rabi'a Al-Adawiya: mystique musulmane (713-801).

² Guerre sainte sur soi même.

fin des temps, selon certaines traditions, tous les êtres apparaissent pour être jugés et que, à ce moment là, personne ne souffre plus. Ceci est complètement contraire à la question de préparation, de voie initiatique, de mérite, et même la voie initiatique est très obscure et aléatoire.

Je crois vous l'avoir déjà dit, je le redis aujourd'hui parce que c'est souvent dans les petites histoires plus que dans les démonstrations que se situe l'enseignement, il y avait un cheikh qui avait fait un rêve - et vous savez que le rêve a une grande place dans la civilisation musulmane ce cheik donc avait fait un rêve selon lequel il voyait le *Qutb* de son temps, c'est-à-dire le "pôle", de son époque, comme il en existe à chaque génération. Il l'avait vu en rêve et il l'avait entendu nommer par l'Archange Gabriel. Une fois réveillé, il part à sa recherche, il va, il interroge. On lui donne le nom d'un des théologiens les plus réputés de la région, ce n'est pas celui qu'il cherche. On lui donne le nom d'un saint qui mène une vie ascétique et vit dans une caverne parmi les animaux, ce n'est pas lui. Et un beau jour, il entend quelqu'un qui crie au cuisinier "*Ya Abdullah ibn Mou 'mine*" (Rajoute un fagot). Alors le cheik dit : "*Mais qu'est-ce que j'entends ? C'est lui ! c'est son nom!*". Il va le voir. Il dit "*C'est l'homme que j'ai vu dans mon rêve !*" C'était le cuisinier ! Mais ce cuisinier avait un sens si juste de la fabrication des fagots pour les mettre dans le fourneau, ses chansons arrivaient si bien, étaient si agréables à l'oreille qu'elles étaient non pas une oeuvre d'art mais au-delà de l'art, et tous les cheiks, par des maqâmât, des ahwâl, des exercices spirituels, des initiations, n'arrivaient pas à cet état; ils n'étaient pas le *Qutb* de leur temps. Ceci ne veut pas dire que dans l'initiation on peut faire n'importe quoi, ni qu'il y a une grâce qui irradie quoi qu'on fasse, cela signifie que le salut n'est pas une affaire d'application, n'est pas une affaire d'ascèse, qu'il est entièrement gratuit, mais qu'il faut le préparer par une rigueur et une attention extrêmes. Mais l'attention et la rigueur ne suffisent pas, il se produit quelque chose en plus, ceci pour une destinée maintenant et ici sur terre. Que dans l'absolu et à la fin des temps tout le monde soit sauvé, je dirais presque, à la limite, que ça nous regarde assez peu, parce que nous avons à faire des choses ici et maintenant.

Ce qu'il faut sentir c'est que la vision eschatologique, du dernier jour est en contradiction avec le travail sur soi-même qui est demandé. Toutefois le travail sur soi-même n'est pas suffisant. Ces notions de travail et d'attente, de contemplation introduisent le sujet d'aujourd'hui.

En ce temps de Noël, il m'est venu à l'esprit, lors de réunions à l'UNESCO et à la mosquée de Paris, qu'il serait bon de parler un peu de Jésus tel qu'il est perçu dans le Coran. Il est à la fois le disciple par excellence et le maître par excellence. Disciple par excellence puisque pour le chrétien il est fils de Dieu, maître par excellence puisqu'il est maître des apôtres.

Dans le Coran comme dans toutes les traditions et dans la vie de la société musulmane, jadis mais aujourd'hui encore, l'enseignement du maître au disciple est fortement lié à cette idée fondamentale que l'enseignement est oral et direct. Aucun livre, aucune démonstration, aucune dialectique ne peut remplacer la parole et, je dirais, le silence du maître avec son disciple.

Peut-être savez-vous comment Ananda a été choisi pour succéder au Bouddha ? Le Bouddha était assis, il avait annoncé à ses disciples la fin de sa vie sur terre.

Personne ne lui posait de question, il n'y avait plus de questions à poser. Il avait impressionné ses disciples en annonçant sa disparition prochaine et, simplement, Ananda lui a souri. Ce sourire qui ne peut passer dans aucun livre, qui est une relation directe d'un être à un autre être, qui est une tradition au sens étymologique du mot, qui est une transmission, toutes les voies initiatiques le posent comme une nécessité, et ceci du fait que la tradition orale est préférée à la tradition écrite. C'est la base du rapport entre le maître et le disciple, qui est un rapport d'exemple (il sert de modèle) et un rapport oral. Dans les deux cas, qu'il s'agisse d'exemple ou d'oralité, le rapport est direct.

On peut séparer l'humanité en deux : les hommes de la loi écrite pour qui "*titre passe témoin*", et les hommes de la loi orale pour qui "*témoin passe titre*". Le papier, qu'on appelle aujourd'hui pompeusement document, document d'archives, appartient à une époque, appartient à un temps, il peut être falsifié. Il y a une espèce d'idolâtrie de la chose écrite et un risque de distorsion des faits. Bien sûr, il n'y a pas lieu de jeter les livres, il ne faut pas non plus dire qu'il n'y ai plus d'écritures, le Coran lui-même est une écriture. Mais l'enseignement direct, le contact du maître au disciple est posé comme une nécessité. Rien ne peut remplacer la parole vivante et la réaction immédiate du disciple. La relation est nécessaire j'ajouterai aussi qu'elle est dangereuse et qu'elle ne suffit pas, parce que la vérité n'est pas dialectique, elle ne se démontre pas, elle se témoigne. J'ai souvent donné comme exemple la parole de Jésus lorsque Pilate veut entamer avec lui une discussion de philosophe hellénique en demandant. "*Qu'est-ce que la vérité ?*" Jésus répond à côté de la question, ou plutôt dans l'essentiel. Il dit "*Je suis la Vérité et la Voie et la Vie*". Pilate, à ce moment, n'a plus rien à dire, sinon quoi ? à devenir chrétien, ou à crucifier. Or il crucifie. Jésus ne le suit pas dans la démonstration dialectique, il lui oppose un témoignage, il lui oppose une "stature" puisqu'au fond, à l'interrogation et la recherche, il oppose l'Etre. L'enseignement initiatique est de remplacer la recherche par l'Etre. Ceci est valable pour l'islam, l'hindouisme, le bouddhisme ...

La relation personnelle n'est pas une relation de sujétion, comme je le vois souvent surtout en Occident, dans laquelle le disciple devient un esclave du maître, ne pense plus, ne vit plus, ne réfléchit plus, et reporte tout sur autrui. Ceci est une attitude qui n'est pas traditionnelle. L'essentiel c'est l'éveil, et l'essentiel c'est la marche d'une étape à l'autre. La voie initiatique est difficile, elle demande une discipline, elle demande des règles, elle n'est pas improvisée. Il y a des ahwâl (des états) des maqâmât: (des stations), et la même chose existe d'ailleurs dans d'autres voies traditionnelles. Ces voies demandent à être parcourues, il ne s'agit pas de s'abandonner passivement en rejetant tous les mérites sur un maître, et le maître qui favorise cette attitude-là est un mauvais maître. Je vous le dis souvent, l'un des moyens de savoir si on a affaire à un bon maître ou à un mauvais maître, c'est de revenir vingt ans après et si on voit que les disciples sont restés disciples et que le gourou ou le cheik est resté gourou ou cheik, que rien n'a bougé, que les disciples sont très contents de rester en adoration et le maître est très content de pontifier, et que la relation n'évolue pas, alors c'est un bon moyen de constater que c'est inefficace.

Le but de toute initiation est que le disciple devienne Maître, ce n'est pas l'assujettissement du disciple ni son abêtissement, c'est son éveil et son ouverture.

Il faut que le disciple dans sa relation avec le maître se libère du maître et qu'il parcoure les différentes voies, et qu'il devienne maître lui-même. Cela peut demander des années mais c'est indispensable, et si on voit le disciple au même point et le maître au même point, c'est la faute du maître. C'est que *"quelque chose est pourri au royaume du Danemark"*.

Un jour, il y a bien longtemps, un étudiant me demandait: *"Est-ce qu'il ne faut pas suivre un maître réalisé ?"*, et je lui ai dit *"Cela n'a aucune importance, occupez-vous de votre réalisation à vous, et ce que devient le maître ne vous regarde pas"*. Le jour où le maître apparaît, c'est le jour où le disciple est prêt. Il y a une disposition d'esprit intérieure qui fait que les choses se passent. Mais on ne va pas chercher un maître comme on cherche un précepteur ou un professeur d'université. C'est lorsqu'il y a un état d'esprit de quête, c'est à dire lorsqu'on cherche le Graal, qu'on voit une route qui mène dans cette direction, et le maître surgit à ce moment là.

Il y a quelque temps encore, un autre étudiant voulait se convertir à l'islam (vous savez que je ne favorise pas beaucoup les conversions mais enfin il ne faut pas tomber dans l'excès inverse). Il avait suivi beaucoup de cours, il avait lu, prié, médité, jeûné. Il m'a demandé *"Quel est l'homme le plus savant en islam à Paris ?"* Alors je fus atterré, je lui ai dit : *"Traversez la rue et allez prononcer votre shahâda devant le premier musulman, qui la recevra"*. Mais Dieu est tellement au-delà de tout, qu'être très savant ou ne rien savoir, c'est à peu près la même chose, vu avec l'oeil de Dieu. Et si vous transformez la foi en une science qu'on apprend dans les livres et qu'on récite, c'est déjà la preuve que tout est à refaire, vous revenez à la case de départ. Je lui ai fait de nouveau faire une soutenance et cela a duré encore sept ans, jusqu'à ce qu'il accepte d'être comme tout le monde. Ceci était la partie la plus difficile, l'orgueil : l'orgueil de se singulariser, d'être différent, de comprendre. Cela me rappelle ce que me disait René Guénon :

"C'est curieux, ils se prennent tous pour Muhyi ud-Dîn Ibn'Arabî, pour Sankarâchârya. Ils se croient jîvanmukti et dans leur vocabulaire le mot bhakti. (celui qui suit la voie de l'amour) est presque une insulte. Ils croient tous être des libérés vivants par la connaissance, et personne ne veut commencer par le commencement".

Autre nécessité, le maître doit s'adresser directement à chaque disciple. Parce que la vérité est individuelle, elle jaillit dans ce que les arabes appellent par respect, pour ne pas le nommer, le Sîrr, le secret. Cela naît dans le secret. Le passage le plus court d'un être à l'autre, c'est par l'univers. De même que le passage le plus court d'un être vers l'univers, c'est par un autre être. La vérité n'est pas un sujet de conférence, elle n'est pas un thème. Il faut véritablement s'adresser différemment à chaque être, individuellement, et c'est pour cela qu'il est très difficile d'assurer la direction spirituelle, qu'il s'agisse d'un prêtre occidental, d'un cheik musulman ou d'un gourou indien. Quand on parle, il faut s'adresser à chaque être séparément et en soi. Une vérité générale est une mauvaise vérité, c'est-à-dire une vérité qui ne fait pas vivre, qui n'éclaire pas. C'est ainsi que je dis souvent - ceci vaut pour tous les textes sacrés - qu'il faut lire le Coran comme s'il était révélé maintenant, *hic et nunc*, et pour vous tout seul. Il ne faut pas passer par l'exégèse, ne pas se dire qu'il a quatorze siècles, ne pas dépoussiérer le texte non plus parce qu'enlever la poussière est déjà un geste d'archéologue, mais recevoir ce texte comme s'il était "frais" et qu'il vous

serrait à la gorge immédiatement, et c'est pourquoi il faut un maître. Un maître n'est pas là pour dominer, il n'est ni un roi, ni un dictateur, il est là pour aider d'autres êtres à suivre le même chemin, et n'avoir finalement plus besoin de lui. Je vous dirais que j'aime le bouddhisme à cause de ce mot - *"Si tu vois le Bouddha, tue-le"*. Je ne vois que très peu d'initiés en occident qui soient capables de tuer leur maître et d'aller au-delà ; il y a un moment de silence intérieur, il y a une nuit obscure à traverser. Je cite souvent cette phrase de saint Jean de la Croix *"Y matando, muerte en vida le has trocado (en tuant, tu as changé la mort en vie)"*.

Je raconte volontiers ce récit musulman que j'aime beaucoup et qui se trouve dans le livre de Dârâ Shukoh *"Al madjma'al-bahrayn"*. Mahomet voit en rêve une caravane (le rêve est très important dans l'islam), la caravane est composée de chameaux à perte de vue, elle défile, elle défile sans fin. Sur chaque chameau, il y a deux caisses et dans chacune des caisses il y a le monde entier. Donc, il y a une pluralité de mondes, une infinité de mondes, et dans chaque monde il y a un Mahomet. Et Mahomet demande à l'ange Gabriel *"Qu'est-ce que ça signifie, Je n'en sais rien ?"* Et l'ange Gabriel répond *"Mais moi non plus"*. Alors cet état d'étonnement, d'émerveillement, de respect non pas pour un être mais au-delà de l'être, cet émerveillement devant le mystère d'exister et d'être, c'est la seule chose que le maître doit développer, et ensuite il doit guider, guider les pas. Mais un maître qui ne mène pas à une illumination et à une libération, ce n'est pas un maître. J'ai vu le spectacle décisif, le plus atroce, lorsque j'ai assisté à un film où l'on voyait un gourou, maître hindou, qui se faisait orner de guirlandes de fleurs par ses fidèles prosternés autour de lui. On avait vraiment l'impression d'être en face du Veau d'or, et lui était là à accepter, il avait un sourire satisfait sur les lèvres, qui se voulait un sourire de détachement mais qui était simplement un rictus d'orgueil. En parlant de Veau d'or, j'étais présent quand mon père a demandé à un autre "dieu vivant", l'Aga Khan, non pas le jeune homme actuel ni celui des chevaux de course, mais son grand-père qui connaissait très bien la poésie mystique persane, et qui n'avait aucune morale *"Est-ce que ça ne vous gêne pas de vous faire donner votre poids en diamants par des êtres qui ont à peine de quoi manger ?"* L'Aga Khan lui a répondu *"Les Hindous adorent bien les vaches, pourquoi pas moi ?"* Le maître n'a pas cette attitude de mépris. Je crois que l'attitude de maître et de disciple, la relation, pour qu'elle soit vraie doit pouvoir être, en théorie, interchangeable. Le maître doit avoir la charité, la compassion de se mettre à la place du disciple. Le disciple doit pouvoir un jour, inch'Allah, devenir maître.

Vous connaissez, je vous l'ai racontée, l'histoire de Moïse qui dépasse le confluent des deux mers et qui ne sait pas où il en est. Je vous ai dit aussi un jour cette histoire du maître occulte, (dans l'islam les maîtres sont d'ailleurs très souvent voilés, et on ne les reconnaît pas tout de suite). C'est l'histoire bien connue du soufi, du derviche qui voit dans un rêve un homme, il le voit très nettement comme étant le Qutb, c'est-à-dire le pôle de son époque. Il va le chercher partout et on lui dit : *"Tel cheik est le plus savant, il connaît par coeur le Coran à l'endroit, à l'envers, n'importe comment, il peut répondre à n'importe quelle question, il est d'une force étonnante"*. Il dit : *"Non, ce n'est pas lui que j'ai vu dans mon rêve"*.

Et il voit un jour qu'on s'adresse à quelqu'un - "Ya Ahmed Abdullah", et il dit : "Mais c'est lui !". C'était le cuisinier de la communauté, seulement son chant était si juste, ses fagots étaient si parfaits, c'était lui qui était le pôle de son époque.

Donc, d'abord il y a la détermination du maître, ensuite il y a la relation du maître au disciple, et troisièmement il y a le fait que la maîtrise n'est pas une dictature, n'est pas une royauté, n'est pas même un sacerdoce, elle vient du fait que la tradition, la transmission ne peut être qu'orale et immédiate, et très fortement individualisée. L'univers passe par chacun de vous, il passe par moi. Et là je vous cite une parole d'un homme, Ramakrishna, qui n'a jamais d'ailleurs tellement prétendu être un maître. Un jour, un garde-barrière lui a demandé "*Mais où est cet être dont tu parles tellement ?*" et Ramakrishna lui a tapé du revers de la main sur la poitrine et lui a dit "*Là !*". Il s'agit d'un geste qui témoigne d'une maîtrise totale de la part d'un être qui ne se prétendait pas très savant, mais qui vous retournait chacun sur soi-même. Il y avait méta-noïa et le garde-barrière a tout d'un coup trébuché dans une autre dimension.

Un maître comme Rumi, qui a été à la tête des derviches tourneurs, a multiplié les signes et les symboles, mais son but n'était pas littéraire. Il a écrit "Le livre du dedans", un grand ouvrage "Le masnavi" et des odes à Chams. Mais l'objectif dans tout cela n'était pas la gloire littéraire, le but était de déséquilibrer, comme par une prise de judo ou de aikido, son auditeur et de le faire basculer d'une dimension dans une autre, de la dimension de l'insouciance de tous les jours à, tout d'un coup, une prise intense de la vitalité et de la signification du monde qu'il avait toujours devant lui. C'est ce que fait Rumi, et il le fait par la littérature, par l'art, il le fait par la danse des derviches, par la musique, il le fait le plus souvent par des petites histoires, des anecdotes qui sont parfois des histoires sales, et ça on ne le traduit jamais ! Il raconte des tas d'histoires qu'on ne peut transcrire dans les éditions complètes qu'en latin, et maintenant on fait une erreur totale en appréciant les mérites du bien-dire et du beau parler de Rumi. Pour faire voir les choses, il rompt les habitudes, il change les rythmes : une histoire fait réfléchir, un poème par sa beauté émeut et Rumi dit "*Ce que je cherche, c'est une brûlure, une brûlure de l'âme*".

Dante dit la même chose "*Ce que je veux, c'est un effet d'affection sur l'âme*" (effetto di affezione). Mais attention ! Cette affection, cette brûlure, ne sont pas sentimentales, ne sont pas émotionnelles seulement, il y a une intuition et une connaissance, c'est pourquoi les deux, la nescience (le vide, le noir absolu) et la connaissance (la lumière) vont ensemble. C'est pourquoi dans les tekes de derviches, les arabesques sont en or sur fond noir. Donc, les deux approches sont nécessaires. En dehors des livres et de la lecture méritoire du "Masnavi", du "Fihi ma fih", de Rumi ou d'autres ouvrages comme les Upanishads, la Bible, ou Dante, une autre approche est d'entendre une parole chaleureuse qui vous touche directement, et c'est cela que je tiens à vous dire. Le mérite n'est pas au maître, il est davantage au disciple qui change, mais en fait il n'y a pas de mérite, cela se passe, et c'est au-delà que cela se passe.

Le maître dans l'enseignement traditionnel soufi est donc nécessaire et nous avons vu un peu quelles étaient sa fonction et ses limites. Mais sont également reconnues dans le Coran deux formes de maîtrise, qui ne supposent pas un enseignement, qui ne supposent pas des maqâmât (des stations), des ahwâl (des états), qui ne supposent pas une initiation c'est la rencontre avec Khidr, et c'est la rencontre avec Jésus.

D'abord avec Khidr. Khidr ça veut dire le vert, le toujours vert. C'est, dit-on, la couleur sacrée de l'islam. C'est à un certain moment de son développement que l'islam a adopté le vert, qui est le vert de la Table d'Émeraude des anciens gnostiques, qui est aussi le vert de Goethe avec "Le serpent vert", qui est aussi le vert du "*Grüne Heinrich*", le chasseur vert du romantisme allemand et celui du romancier contemporain³. Cette verdure, qui est de toujours être jeune, de toujours être présent et d'être toujours disponible, brise toutes les initiations et tous les apprentissages. Évidemment il faut faire attention à ne pas tomber là dans le quiétisme, mais cette possibilité d'initiation soudaine par la rencontre de Khidr existe, les écailles tombent des yeux, on voit soudain avec les yeux du coeur ce qu'on voyait avec les yeux de chair et les yeux de l'indifférence. Cette possibilité est reconnue aussi dans le Coran, mais seulement dans des cas très rares et très particuliers. Khidr est un homme sans âge, on le retrouve un peu d'ailleurs dans les mythes européens avec le Comte de Saint Germain et Cagliostro. C'est l'être qui franchit les générations en restant immuable, pareil à lui-même, qui a bu à la fontaine de jouvence. Dans le Coran, il apparaît en tant qu'initiateur de Moïse. Moïse rencontre Khidr et lui pose des questions. Khidr lui répond, et c'est très caractéristique : "*Tu n'auras pas assez de patience avec moi*". Il ne lui dit pas : "*Tu n'es pas qualifié*". Il ne lui dit pas : "*Tu n'es pas intelligent*". Il ne lui dit même pas : "*Tu n'es pas un prophète*", parce qu'il sait bien qu'il est un prophète, mais il dit : "*Tu n'auras pas la qualité d'endurance, de silence, de concentration, qui est nécessaire*". Et ça, il le dit trois fois dans la Sourate XVIII, la Sourate de la Grotte qui, entre autres, est consacrée à cette rencontre. C'est d'ailleurs un des chapitres les plus mystérieux du Coran parce qu'on y parle de la grotte de Dhul al-Qarnaïn (Alexandre le Grand) et de Khidr, le vert. Alors il y a une initiation méthodique par un cheikh qui, lui aussi, remonte à un autre qui, à son tour, l'avait doté du manteau de la *khîraqah* avec une chaîne de *silsilah* et des étapes sont à franchir.

Voyons maintenant la place de Jésus dans le Coran. Il est prophète et il est *khâtâm al wilâyâ*, c'est-à-dire qu'il est dans l'islam le sceau de la sainteté. Les trois moments-clés où il apparaît dans le Coran sont le moment où il naît, celui où il ressuscite Lazare et le moment de la crucifixion. J'ajoute un quatrième moment qu'on pourrait rapprocher de la crucifixion, c'est celui où il apparaît debout à l'horizon sur le minaret de la mosquée de Damas le jour du Jugement Dernier.

D'abord le moment où Jésus naît. Ce qui est très mystérieux, c'est que dans cette religion que l'on dit âpre, austère, guerrière, Jésus est placé d'abord comme un souffle divin, *rûh al-qudûs*, pour animer de la terre. Dans cette religion iconoclaste qui met l'arabesque à la place de la représentation de la figure humaine, au premier moment où l'on nous présente Jésus enfant, que fait-il ? Il prend de l'argile, il fabrique un oiseau avec ses mains, il souffle dessus. C'est son souffle qui anime l'oiseau et l'oiseau s'envole à tire d'ailes. Donc Jésus est immédiatement assimilé à la vitalité de la renaissance, à la vitalité de la seconde naissance. Or, dans l'islam, Dieu seul crée et même il crée par un retrait de l'être, parce que la parole fondatrice est *kûn fa yakûn*. *kûn* s'écrit avec un ك (k), un و (waw) et un ن (n). Le و ne s'écrit pas, il est enlevé. La substance de l'acte de création fait retrait et c'est en se voilant qu'il crée le monde, et on fait disparaître l'une des lettres pour le faire sentir, pour l'exprimer. Mais dès le premier moment, cette religion du voile et de la disparition, de

³ Les vingt ans du jeune homme vert, Michel Déon.

l'au-delà de l'effort, reconnaît à Jésus le fait d'être *rûh al-qudûs* c'est-à-dire esprit saint, et cette faculté se développe par la capacité d'insuffler la vie par son souffle. Et c'est pourquoi Jésus dans l'islam et particulièrement dans la tradition des soufis est le grand maître de la *hurûfiyya*, la science des lettres, la kabbale. Pourquoi ? Parce qu'à l'origine la lettre n'est pas lue, elle est entendue, c'est le souffle, d'où le mot de *haraqat*, mouvement, qui désigne les lettres de l'alphabet et la vocalisation des lettres. Donc Jésus, par son souffle, est proche du Verbe, qui à son tour, est proche de l'alphabet. L'alphabet est une fixation, une déviation du souffle et c'est pourquoi chez les soufis, Jésus est le grand maître du kabbalisme, de la permutation des lettres. De là on passe aussi au symbolisme des chiffres et à la guématrie, parce que les chiffres et l'espace relèvent très nettement de l'alphabet et dans toute technique sémitique les choses se passent de la même façon. Donc Jésus apparaît la première fois comme donnant vie et animant par son souffle.

Ensuite vient le moment de la résurrection de Lazare. Là je n'ai pas besoin de beaucoup insister, parce que la résurrection de Lazare, c'est comme le fait de souffler sur l'oiseau d'argile, c'est donner vie à ce qui est inerte. Le Coran dit "*Ranimer une branche d'arbre mort et la verdir, c'est la même chose que de donner une nouvelle vie à un être qui est dans sa tombe*". Alors Jésus fait également ressusciter Lazare pour les mêmes raisons et avec le même souffle qui a donné vitalité à l'oiseau d'argile.

Je ne m'attarderai pas sur le troisième moment, la crucifixion, parce qu'il nous entraînerait trop loin aujourd'hui. La crucifixion, la mort de Jésus sur la croix, le *Eli Eli lema sabacthani*, le musulman la repousse, la répudie.

Il y a deux différences fondamentales entre le christianisme et l'islam. L'une d'elle est que l'islam n'accepte pas la Trinité, et l'autre est qu'il n'accepte pas l'Incarnation. Alors évidemment ce sont des différences très substantielles et très importantes, et ce refus musulman de l'Incarnation apparaît au moment de la crucifixion. A ce moment, il est intéressant de remarquer que le mot Eli est employé. C'est l'un des rares moments dans la Bible où le nom de Eli est employé au singulier ; en général, il est dit Elohim, c'est-à-dire le pluriel, c'est à dire la totalité, la plénitude, de même que Allah en fait se ramène à Al, qui est l'article qui donne sa consistance à chaque chose.

Jésus dit "*Eli, Eli, lema sabacthani*", mais à ce moment-là, le Coran ajoute "*qu'il n'est pas mort, mais qu'il leur a semblé*." Alors ce "il leur a semblé" pourrait remplir des bibliothèques d'exégèses. Les uns disent que c'est les apôtres qui sont morts à sa place, d'autres disent qu'il a été substitué miraculeusement. En réalité, le refus de la mort du Christ, outre le refus à un niveau très commun de l'idée que Dieu ne puisse pas mourir, que la souffrance et la passion de Dieu sont inconcevables, ce refus touche aussi à quelque chose de plus important. Dieu, et le Christ donc, ne peut pas mourir sur la croix parce qu'il est le dernier être, historiquement, qui doit mourir. La mission divine et le *khâtam al-wilâyâ*, le sceau de la sainteté de Jésus, sont admis, même par l'exotérisme musulman et le Christ doit mourir le jour du Jugement Dernier, c'est pour cela qu'il n'est pas mort sur la croix. Au jour du Jugement Dernier, il a une fonction que je dirais eschatologique, ce n'est pas Mahomet qui va vaincre l'Antéchrist, le *dadjdjâl*, mais c'est le Christ. Après avoir régi le jour dernier, au moment où la qiblas de l'islam, (l'orientation), se déplace de la Mecque vers Jérusalem, le Christ d'après le mythe, mythe entièrement accepté par

la loi la plus extérieure, le Christ apparaît sur le haut du minaret de Damas⁴ et se rend sur la place devant Jérusalem et là, il combat l'Antéchrist. Une fois que le *dadjdjâl*, l'Antéchrist, disparaît, tous les êtres ressuscitent en splendeur et à ce moment le Christ peut mourir. Il est le dernier être à mourir, et c'est pour cela que l'islam repousse la mort du Christ en croix, il doit mourir à un autre moment, au dernier jour, parce qu'il est le témoin du jour du Jugement.

Il y a également une théologie de la croix en islam, la croix n'y est pas l'instrument de la passion, c'est le signe, l'emblème de l'universel. Et il y a une dimension qu'on appelle en arabe le *bast*, la dimension horizontale, et une autre dimension qui est la verticale qui la recoupe, c'est la croix. Le signe de la croix pour le musulman ne signifie pas la passion, la rédemption, il signifie avant tout le croisement des deux mondes, le *madjmour al-bahrain*, le moment où l'alpha et l'oméga se rejoignent. L'une des lignes s'étend à l'infini, l'autre également. C'est au fond une image dynamique du cercle ; le cercle est une figure accomplie mais si on veut le montrer dans son rayonnement et dans sa vitalité, alors c'est le signe de la croix qui est pris. Le signe de la croix est également le signe de l'universalité parce qu'il épuise toutes les possibilités verticales comme il épuise toutes les possibilités du monde. C'est aussi la Kaaba : la Kaaba est le point central mais elle peut par l'imagination s'étendre dans le ciel, et ses quatre angles ont pour noms angle de Damas, angle de la Syrie, angle de Châm, angle du Yémen. Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela représente le rayonnement dans les différentes dimensions de la rose des vents. D'autre part, la Kaaba est la trace sur terre d'une verticale qui monte à l'infini. Mais fondamentalement, et c'est la première fois que je le dis, c'est un signe de croix aussi. Le signe de la croix désignant l'univers désigne également, encore une fois pour le musulman, l'unanimité des traditions. Le point où la verticale croise l'horizontale c'est la solitude, l'intériorité ; le point d'extension, le *bast*, l'étalement à l'infini de l'horizontale, c'est l'universalité. Donc le silence et la solitude rejoignent la vie de l'universalité, et les deux sont symbolisés par la croix, par les deux lignes qui se croisent. Ce symbole de la croix est repris dans le judaïsme d'ailleurs et aussi dans l'islam par un autre symbolisme, celui des deux triangles qui se croisent, parce que si vous prolongez le milieu du triangle vous avez la verticale et vous avez certains signes, certains pentagrammes musulmans, un $\bar{\text{ا}}$ alif en haut et un alif en bas, qui montrent l'axe infini. Sur les côtés d'ailleurs, on trouve des lettres qui symbolisent Adam, Eve, qui symbolisent aussi l'Unique. Les deux triangles signifient la croix avec le point central qui les réunit, autour duquel tout s'articule, et c'est symbolisé ainsi : Le principe masculin, le yang, figuré par la montagne ou par la pyramide, rejoint le triangle orienté vers le bas, le yin, le principe féminin. Ils se croisent en un point central mystérieux qui est le point d'intersection de la croix. Donc il y a tout un symbolisme du triangle, et la montagne, qui est l'ampleur et l'élévation, a en son centre la caverne. La montagne et la caverne vont ensemble et la caverne coïncide avec le point au milieu de la figure des triangles, c'est le point de l'intersection entre le triangle dressé et le triangle renversé. Vous avez donc la solitude, l'isolement - l'axe vertical -, et les rumeurs du monde - l'axe horizontal -; ceci fait que le signe de la croix est très chargé d'évocations pour nous autres musulmans, mais c'est plutôt un signe d'universalité que le signe historique d'un supplice, d'une passion et d'une rédemption. Cependant il est très présent.

⁴ Le minaret de Jésus, l'un des quatre minarets de la mosquée des Omeyyades.

Vous savez que Guénon a écrit un livre dont le titre est "Le symbolisme de la croix", qu'on lui a beaucoup reproché parce qu'il dit : *"J'appelle ça le symbolisme de la croix, chacun aura compris que je vais y parler de la tradition chinoise"*. Chacun n'a pas compris cela. D'autres disent qu'il ne parle que de l'islam, ce qui ne me paraît pas évident non plus.

Je terminerai par une petite histoire que j'ai enregistrée pour la télévision l'autre jour pour les voeux de Noël, elle est vraie et je la dis pour vous aussi. Vous connaissez peut-être l'émission qui s'appelle "La caméra invisible" où on cache une caméra et où un comédien interroge le passant. Le jour de Noël, il interrogeait les passants devant un grand magasin sur les boulevards en disant *"Il y a une fille-mère, un homme et un enfant ; en plus ce sont des ouvriers migrants, ils sont juifs, ils ont froid ; est-ce que vous seriez prêts à les accueillir cette nuit, juste pour une nuit ?"*. Tout le monde a dit non. Et la caméra montre les gens qui descendent de voiture, qui n'ont rien de plus pressé que d'entrer acheter un jouet pour leurs enfants ou du foie gras pour le réveillon, ils passent, ils n'écoutent pas. Il y a un homme et un seul qui l'écoute, il se trouve que c'est un musulman, un ouvrier algérien qui dit *"Oh là, là, la pauvre, les pauvres, elle vient d'accoucher ?"*, *"Oui, elle vient d'accoucher"*. Il dit : *"Nous n'avons pas beaucoup de place mais on va se pousser et on va les accueillir"*. Et ce qui m'est important dans l'histoire ce n'est pas tellement qu'il soit musulman ou qu'il soit algérien, c'est le fait que la charité soit une qualité de pauvre. Et ce pauvre avait encore l'âme vierge et non pas l'âme endurcie. Ce que je reproche à Noël, c'est que c'est devenu la fête de la dureté du cœur et la fête de la société de consommation, au lieu d'être la fête de la nativité de Jésus ou la fête des enfants.

Alors voilà le message de Noël que j'ai donné à la télévision et que je résumerai en citant le Coran *"Ce qui est aveugle, ce ne sont pas les yeux, ce sont les cœurs dans les poitrines"*.